Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 42

Artikel: Un homme qui n'a jamais pu se marier
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-219044

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

acte d'admiration à l'égard de cette œuvre manquée.

Anatole France était probablement l'écrivain le plus célèbre de notre époque et, cela est assez curieux si l'on considère que ses écrits s'adressent surtout aux lettrés et non pas à ce qu'on appelle le gros public. Anatole France mérite sa notoriété. Il faut l'admirer d'avoir su parler français en français à un moment où les jeunes cherchaient dans l'extravagance de nouveaux modes d'expression.

Anatole France est un maître, on retire du profit à le connaître. Après Loti, après Barrès, il est mort à son tour et son pays tout entier est en deuil de l'avoir perdu. On l'aimait.

Il laisse une œuvre très grande, très belle, c'est avec confiance qu'il peut la confier au temps, car il est à prévoir que la postérité ne jettera point dans l'oubli une œuvre vraiment française.

André Marcel.

UN HOMME QUI N'A JAMAIS PU SE MARIER

NOUS empruntons cet amusant récit à notre confrère du Grand district : « Le Messager des Alpes », d'Aigle.

* * *

— Je ne suis ni plus bête ni plus mal fichu qu'un autre, je possède une large aisance, j'aime la vie d'intérieur et cependant, je n'ai jamais pu me marier.

— Vous n'avez jamais rencontré une jeune fille qui vous plût ?

— J'en ai rencontré une qui m'a plus plu que toutes les autres ; moi aussi je lui plu, nous nous plûmes mutuellement, mais aimer, être aimé, cela procure toujours une émotion...

— Agréable, dont on garde le souvenir...

— Oui, mais les émotions ont quelquefois, sur certains tempéraments, des répercussions étranges, déconcertantes et ridicules et c'est une de ces répercussions inattendues qui m'a empêché de me marier.

— Je ne comprends pas.

— Vous avez bien connu de ces enfants qu'on est contraint de conduire en consultation pour mettre fin à l'excès de discrétion de leur petit intestin et qui, en présence du docteur, tout à coup, par on ne sait quel incompréhensible phénomène, expulsent trop brusquement, au détriment de ce que les pudiques Anglais appellent leur « inexpressible », les... économies qu'ils accumulaient dans leur... for intérieur ?

— Ah ! bon, je comprends, la vue de votre fiancée vous procurait un effet laxatif ?

— Vous n'y êtes pas. J'avais donc rencontré l'âme sœur de la mienne. J'avais déjà, avec elle, échangé des regards, des soupirs, des poignées de main, des fleurs, des promesses, des mèches de cheveux, un anneau d'argent, des serments, tout allait bien. Je l'aimais comme un fou, un archifou, un contre-fou. J'entrevoyais le moment où je ne serais plus seul au monde, où une gentille compagne dévouée me préparerait, de ses doigts de fée, les mille petits plats sucrés et les entremets grâce auxquels je serais heureux comme un coq en pâte et j'acquerrais ce replet et respectable embonpoint qui est l'apanage des gens décoratifs. « Puisque nous nous entendons, Adhémar, me dit-elle un jour, je vous permets de m'embrasser ».

Toutes les étoiles du ciel, tombant à la fois sur ma tête, ne m'eussent pas procuré une émotion plus intense. Je m'approchais respectueusement de la très chère ; mais au moment où j'allais cueillir la faveur qu'elle m'accordait, un irrésistible picotement dans les narines me fit éternuer...

— A vos souhaits ! me dit-elle.

— Mes souhaits se résument à vous rendre heureuse, lui répondis-je.

— Oh ! charmant, minauda-t-elle flattée d'avoir un prétendant si galant.

Après m'être soigneusement mouché, je m'approchai d'elle à nouveau, mais le même effet imprévu se produisit encore.

— Bis ! fit-elle.

— Hein ?

— Je veux dire « à vos souhaits ! derechef ».

— Ah ! bon. Mes souhaits se bornent à faire de vous la plus enviée des femmes.

Je voulus renouveler ma tentative, mais à deux reprises différentes je ne pus parvenir à accomplir mon projet ; chaque fois que mes lèvres approchaient de son visage, de satanés picotements m'obligeaient à éternuer et à me torcher le nez.

— Ça passera sans doute, excusez-moi, dis-je, j'ai dû à déjeuner manger quelque chose qui m'a contrarié.

— Enfin, me dit-elle un peu froissée, c'est singulier que vous n'arriviez pas à m'embrasser, prenez votre courage à deux mains.

— Je me raidis, je serrai les poings, j'approchais... At choum !

Cette fois, l'explosion s'était produite si près de son visage qu'elle en reçut les éclats et dut s'essuyer longuement avec son mouchoir.

— Je crois que vous vous moquez de moi ? fit-elle d'un air pincé.

Une fois encore mes lèvres se tendirent vers elle pendant que je me serrais les narines entre le pouce et l'index, que je fermais les yeux, que je m'efforçais de penser à autre chose, comme on fait quand on veut avaler une potion trop amère et, malgré toutes ces précautions, j'éternuai encore plus bruyamment.

— Quand on est malade, on se soigne, déclara ma fiancée, irritée; vous me rendez ridicule. Restituez-moi l'échange de mes cheveux que je vous ai donné. Elle voulut me rendre ceux que je lui avais offerts en échange.

— Gardez-les, ingrate, lui dis-je en pleurant; que voulez-vous que j'en fasse à présent ? Pensez-vous que je puisse les repiquer sur ma tête ?

Tout était rompu entre nous.

Je consultai un spécialiste des maladies de narines. Il examina mon appendice nasal intérieurement et extérieurement, à la loupe et au microscope. Il me fit suivre un régime ; me priva de vin, de café, d'alcool et de tabac, me prescrivit des douches, me calfata les oreilles et le nez avec du coton hydrophile.

Au bout de trois mois, ayant obtenu le pardon de ma fiancée, je me retrouvai devant elle en présence de son père qui, pour me mettre à l'épreuve, m'ordonna tout de suite : « Embrassez-la ».

L'émotion qui rend tant d'amoureux gauches, empruntés, silencieux, timides ou paralysés, s'empara de moi et j'éternuai trois coups de suite si violemment, que mon nez heurta la joue d'Adélaïde furieuse. Elle m'envoya deux soufflets retentissants en me traitant de dégoûtant, cependant que, du côté pile, je recevais un magistral coup de pied de son père, qui mit de cette manière un peu cavalière un terme définitif à nos relations.

IL FAUT SAVOIR COMPTER

LORSQU'EN 1066 Guillaume de Normandie eut conquis l'Angleterre, il y introduisit, à moins qu'il n'y maintint, un système d'authentification des quittances, qui passait alors pour le dernier cri de la simplicité et de la commodité.

Avez-vous vu, dans nos campagnes ou, si l'usage s'en est perdu chez nous, en Valais ou en Savoie, comment le boulanger s'y prend pour contrôler le nombre de miches qu'il livre chaque jour à ses fournisseurs ? Le fournisseur et le client ont chacun une règle de bois. Au moment de la livraison des pains, le porteur prend la règle que lui a remise son patron, l'applique contre la règle du client, en ayant soin que les talons de ces deux morceaux de bois soient bien sur la même ligne, ce qu'il obtient en les posant droites sur la table. Alors, de la main gauche, serrant les deux règles, il y fait, à l'aide du couteau qu'il tient dans la droite et en présence du client, autant d'entailles transversales affectant les deux pièces qu'il livre de miches. Il va sans dire que, si le boulanger voulait frauder en ajoutant, sur sa règle, une entaille qui ne trouverait pas son prolongement sur la règle de son client, celui-ci s'en apercevrait rien qu'en jetant les yeux sur les deux morceaux accouplés comme il vient d'être dit. Réciproquement, le client ne saurait faire disparaître, par un râclage, l'une quelconque des encoches de sa règle sans que la fraude apparaisse par la comparaison. A la fin du mois, le client règle son compte de par le nombre des encoches communes contrôlées une dernière fois.

LA LÉGENDE D'UN PONT

UN abonné du *Journal d'Yverdon,* habitant Zurich, lui écrivait dernièrement, à propos de l'installation d'une lampe au pont de Repuis, près Grandson, et de la mauvaise réputation que l'imagination populaire a faite à ce pont, les lignes que voici :

« Permettez-moi de vous citer en quelques traits, un fait qui s'est passé dans cette contrée il y a environ quarante ans et qui été certainement la cause de la mauvaise réputation qui s'est répandue jusqu'à aujourd'hui.

» J'étais alors tout gosse, je fréquentais une des premières classes primaires de Grandson, ce qui fait que certains détails ne me sont plus tout à fait nets, mais le principal de l'histoire se trouve encore gravé dans ma mémoire comme si la chose s'était passée hier.

» Il y avait dans ce temps à Corcelettes un ouvrier jardinier qu'on ne connaissait que sous le nom de « l'Alsacien » ; c'était un bon garçon qui aimait bien boire un verre le dimanche, mais lorsqu'il était « éméché », il avait la spécialité de « chercher rogne ». Les jeunes gens de Grandson l'on laissé faire un certain temps, mais une fois leur patience à bout, ils résolurent de le f... bas, comme disait C. Je ne me souviens plus exactement s'il a été poursuivi ou si on l'attendait sur son passage, bref, un dimanche soir, notre Alsacien a été tué à environ 50 mètres de la route cantonale, au commencement du sentier qui bifurque à droite, après le pont de Repuis, contre Corcelettes. Le cadavre est resté toute la nuit sur la place et ce n'est qu'au courant de la journée qu'il a été transporté sur une civière à « l'hôpital » de Grandson, un vrai « cortège de fête », dont les participants chantaient la chanson bien connue : « La pauvre bête est morte ! », etc.

» Si aucun autre fait ne s'est passé dans ces lieux depuis, ce que j'ignore, car j'ai quitté Grandson depuis trente ans, c'est la cause de la mauvaise réputation qui grève cette contrée et qui était évitée le soir, sauf par les petits couples qui ne se trouvaient nulle part plus sûrs que là-bas.

» Inutile de dire que les coupables ont passé devant les tribunaux et qu'ils ont été punis selon leur mérite. »

* * *

Ceci nous rappelle un fait de notre carrière de journaliste, dans lequel ce fameux pont de Repuis avait aussi joué un certain rôle. Il y a des années de cela.

Vous vous souvenez du temps où l'on parlait beaucoup d'enlèvement de jeunes filles par des automobilistes ? Précisément, en ce temps-là, une jeune fille d'un village de la région avait soudain disparu. Les journaux ne parlaient que de ça. Cette jeune fille, disait-on, avait été faire des emplettes au chef-lieu. On l'avait encore aperçue, son panier au bras, sur le chemin du retour. Mais elle n'était pas rentrée à la maison et ses parents, justement inquiets, étaient allés aux informations. Hélas ! aucune trace de la disparue. Que pouvait-il bien lui être arrivé ? Et l'imagination populaire de trouver immédiatement le « joint ». La jeune fille avait été enlevée par des automobilistes — on les avait vus, naturellement — et le rapt n'avait pu se faire qu'au passage du pont de Repuis. Toutes les personnes que nous avons interrogées ont tout de suite confirmé cette opinion. Et chacun de renchérir. Le pauvre pont de Repuis, dont la réputation était déjà, à tort ou à raison, quelque peu compromise, était complice.

Or, comme nous redescendions, assis à côté du postillon, par la voiture postale, nous lui demandâmes de vouloir bien, quand nous y passerions, nous désigner le lieu fatal.

Quelle déception ! Au lieu du pont mystérieux, terrifiant, que nous nous attendions à voir, c'était un gentil petit pont de pierre, enjambant un petit cours d'eau bien calme, bordé de taillis et ombragé par de grands et beaux arbres. Un repaire de brigands, ça ? Allons